

Nicole Claveloux ne rentre dans aucune case

Issue d'Okapi, de Métal Hurlant et d'Ah ! Nana, provocatrice revue féministe des années 1970, Nicole Claveloux s'est imposée discrètement comme l'une des dessinatrices les plus inventives de sa génération. Aujourd'hui, le festival d'Angoulême célèbre son travail baroque et mordant.

"Elle a la chance redoutable de déplaire, loin de toute joliesse et flagornerie graphique", écrivait en 1995, dans Nicole Claveloux & Compagnie, l'auteur et éditeur de littérature jeunesse Christian Bruel. Est-ce pour cela que son nom reste relativement inconnu, alors que son talent n'est plus à démontrer ? À 79 ans, Nicole Claveloux est exposée au festival d'Angoulême. L'occasion de (re)découvrir à travers son éclectique carrière — du magazine pour adolescents *Okapi* au rugissant *Métal Hurlant*, revue de science-fiction des années 1970-1980 - une œuvre dense, drolatique, troublante.

D'une somptueuse illustration d'*Alice au pays des merveilles*, qui fit date en 1974, aux érotiques *Contes de la fève et du gland* (2010). Sous ses crayons naissent les psychédéliques *Télémorphoses d'Alala* (qui, en 1970, retracent les voyages d'une petite fille dans la télévision), ou le quotidien de la pestouille Grabote et de son lion, Léonidas (dans *Okapi* de 1973 à 1981). Elle signe aussi des tableaux captivants, tel *Des feuilles trop tranquilles*, sur ses souvenirs d'enfance stéphanois. Repas de noces de Little Nemo mixe Winsor McCay, l'un des dessinateurs américains les plus importants du début du XXe siècle, avec le maître flamand Bruegel (1525-1569).

Perpétuellement mouvant, son style n'entre dans aucune case. Voguant de l'illustration jeunesse à la bande dessinée dite "adulte" ou la peinture. Évoquant ici les contours malicieux et voluptueux du Colombien Botero, là le non-sens du surréaliste Magritte. Et ici encore la folie d'un Dalí. L'artiste s'empare de toutes les techniques, sans établir de hiérarchie entre les domaines. Elle suit en cela les traces de Gustave Doré (1832-1883), à la fois peintre, illustrateur et graveur, qui travaillait indifféremment pour la jeunesse et les adultes, et fut une révélation pour elle enfant.

Née à Saint-Étienne en 1940, la fillette baigne dans un univers graphique. Sa mère est professeure de dessin aux Beaux-Arts. "Le goût du fantastique, voire de l'inquiétant, a toujours été là, raconte-t-elle aujourd'hui. Il fait partie de mon caractère. Je préférais les féeries aux histoires de famille ou de village. Dans *Les Contes du chat perché*, de Marcel Aymé, celui que j'adorais était le chat qui parlait aux parents !" Devenir illustratrice est une évidence : "Je ne savais rien faire d'autre !" Elle étudie aux Beaux-Arts, s'installe à Paris en 1966. Dans la revue *Planète*, ses dessins côtoient ceux de Roland Topor (1938-1997) ou de René Pétillon (1945-2018).

Elle est repérée par les éditeurs François Ruy-Vidal et Harlin Quist, qui bousculent alors le secteur éditorial jeunesse. "L'audace de certains de ses livres était telle qu'on peine à imaginer qu'ils puissent être publiés aujourd'hui, note Jeanne Puchol, autrice de BD. *Crapougneries*, réalisé avec Christian Bruel par exemple, aborde l'onanisme des enfants frontalement."

Décidément de son temps, l'artiste aime disséminer dans ses ouvrages des poupons ou des clowns un brin dérangeants, dont le genre n'est jamais déterminé. "Ces personnages me permettent de gommer les âges, les apparences, les sexes ; ils sont très pratiques", précise l'autrice. Sa liberté de ton, son refus de se conformer à la norme lui amènent des détracteurs. En 1972, dans *L'Express*, Françoise Dolto fustige le livre *Gertrude et la sirène* : la psychanalyste reproche à ses illustrations "une homosexualité latente qui serait d'autant plus à craindre qu'elle s'exprimerait par une incertitude concernant les corps".

En 1977, l'éditeur et scénariste Jean-Pierre Dionnet lui propose de participer à la revue de BD féminine et féministe *Ah ! Nana*, dirigée par son épouse, Janic Guillerez, puis à *Métal Hurlant*, qu'il a cofondé. Avec Édith Zha, Nicole Claveloux réalise *La Main verte* (autour de l'adoption d'une plante par une guide du musée Grévin) et *Morte-saison*, une enquête burlesque et bizarre. Elle met aussi en scène *Planche-Neiche, Blondasse* (une parodie d'Histoire de Blondine, de la comtesse de Ségur), ou *La conasse et le prince charmant* ; imagine un "Père Noël truqué" ou l'existence de Louise XIV, souveraine qui sait "merveilleusement allier l'énergie du macaroni cuit à la souplesse du menhir".

.../...

.../...

Pour Jeanne Puchol, le sens de l'humour et de l'autodérision de Nicole Claveloux se trouve résumé dans *Le petit légume qui rêvait d'être une panthère*. L'histoire évoque le caractère de ses semblables, ces gens inhibés, enchaînés à leur chaise dix heures par jour, dans une forme de mégalomanie qui aide à la création. Un récit plutôt personnel, où affleurent ses aspirations et ses angoisses. Si l'artiste affirme ne pas savoir mettre en scène des aventures, elle se sent en revanche pleinement à l'aise dans "les introspections sarcastiques, les dialogues de sourds, les affrontements de caractères, les disputes intérieures".

En découvrant son travail dans *Okapi* puis dans *Métal Hurlant*, Jean-Louis Gauthey, fondateur des éditions Cornélius, a été saisi par l'étrangeté de son trait, de son univers. Ce qui l'a décidé à la republier. "Ses couleurs et compositions dissonantes provoquent en moi une forme d'attraction-répulsion. Son œuvre n'a pas pris une ride, comme si sa poésie grotesque, un peu bizarre, baroque, la plaçait hors du temps." Émanent de ces planches une grande liberté et un féminisme affirmé — même si elle n'a jamais souhaité devenir le porte-étendard d'une cause.

En 1985, elle signe toutefois dans *Le Monde*, avec ses consœurs Florence Cestac, Chantal Montellier et Jeanne Puchol, un "manifeste" jugeant "navrante cette soi-disant nouvelle presse percluse des plus vieux des plus crasseux fantasmes machos [...], navrant de voir la plupart des journaux de bande dessinée emboîter le pas, prendre le chemin réducteur de l'accroche-cul et de l'attrape-con". Interdite aux mineurs à cause d'un dossier consacré à l'inceste, la revue *Ah ! Nana*, déjà plombée par des ventes faibles, s'arrête en 1978 ; *Métal Hurlant*, en déclin au milieu des années 1980, cessera de paraître en 1987 ⁽¹⁾ .

"La BD adulte était venue à moi par ces magazines ; lorsqu'ils ont été arrêtés, j'ai arrêté aussi. On m'a fait des propositions pour des livres d'enfants, je les ai suivies, c'est tout. Le principe des cases m'avait semblé un peu étouffant, et je retrouvais de l'espace dans les illustrations pleine page. J'avais envie de changer car je suis assez lunatique. Je n'ai jamais fait aucun plan de carrière - à part à mes débuts, en montrant mon dossier de dessins."

La discrétion de l'œuvre de Nicole Claveloux est-elle due à sa personnalité, discrète elle aussi ? Elle fréquente peu les vernissages et cocktails. "Je ne m'explique pas que son travail soit aussi confidentiel, précise Jeanne Puchol. Mais elle n'a pas été la seule à connaître cela : voyez la reconnaissance tardive de la plasticienne Louise Bourgeois." Il serait dommage, aujourd'hui, de continuer d'ignorer le foisonnement de son dessin, oscillant entre expressionnisme, fantastique et surréalisme. Invitant à la rêverie et au questionnement. Suscitant, quasi inmanquablement, l'émerveillement.

(1) Elle disparut en 1987 avant de reprendre un temps dans les années 2000.

par Laurence Le Saux
(Télérama – vendresu 28 janvier 2020)

<https://www.telerama.fr>

Nicole Claveloux, la psychanalyse des bigorneaux

*Loin d'être une inconnue,
l'artiste est surtout réputée dans l'édition jeunesse.
Une exposition à Angoulême et la réédition de ses BD rappellent
combien son œuvre est révolutionnaire.*

Nicole Claveloux chérit son indépendance en Bretagne où elle continue de nourrir une œuvre gigantesque, protéiforme et hors norme, composée d'une soixantaine de livres, mais aussi de peintures, d'illustrations en tout genre ou de cartes de tarot. Le caractère timide de cette âme-coquille à l'écart des projecteurs médiatiques explique en partie l'éclipse partielle de sa notoriété.

.../...

.../...

Paradoxalement, même si Nicole Claveloux est souvent citée parmi les pionnières de la BD adulte en France au même titre que Claire Bretécher, Florence Cestac ou Chantal Montellier, il aura fallu attendre plus de quarante ans pour voir rééditer ses planches de BD, parues dans les pages de *Charlie mensuel*, *Métal hurlant* et son pendant féministe, l'éphémère trimestriel *Ah ! Nana* (1976-1978). Réimprimées avec soin à partir des originaux, ces planches, de nouveau publiées par les éditions Cornélius, révèlent le talent d'une artiste virtuose, boulimique de formes et de techniques. Car Nicole Claveloux est aussi douée à la couleur qu'au noir et blanc. En témoigne ce premier recueil anthologique, *La main verte et autres récits*, qui rassemble un extravagant voyage en cinq chapitres, scénarisé par son amie Édith Zha, réalisé entre 1977 et 1978, et des histoires courtes de la même période, acide et psychédélique.

L'art de vivre se dessine au pied de la lettre

Née le 23 juin 1940 à Saint-Étienne, Nicole Claveloux ne connaîtra jamais son père mort à la guerre. Elle est élevée par sa mère qui enseigne aux Beaux-Arts et trouve, dès l'enfance, dans les livres et les illustrés les maîtres qu'elle se choisit. Gustave Doré plante la graine du fantastique, tandis que le périodique Fillette, et sa tante Zulma, imprime son goût pour la farce dont sortira plus tard dans *Okapi* l'impayable Grabote, puis Cactus acide et Beurre fondu. Cette inclination pour la caricature et le grotesque enjolive les frasques les plus inquiétantes d'un univers hybride construit sur une dualité dynamique, oscillant entre hallucination et parodie. À Paris, où elle s'installe au milieu des années 1960, Nicole commence à publier dans la revue *Planète* avant de devenir une des artistes phares des livres surréalistes conçus pour la jeunesse par François Ruy-Vidal chez Harlin Quist. En 1974, ses illustrations d'*Alice au pays des merveilles* consacrent sa renommée. Le merveilleux rebondit comme un diable à ressort

Avec la même actualité, quarante-cinq ans plus tard, elle publiait la suite, *De l'autre côté du miroir*, l'été dernier. Et c'est la même présence qui ressurgit avec la redécouverte des couleurs radioactives de *La main verte*, mise en scène dans un mélange de gouache, d'aérographe et d'encre noire. Dans un appartement parisien, un corbeau pond des œufs comme des idées noires, une femme trompe la solitude en adoptant une plante qu'elle inonde de tendresse en se peignant la main en vert. "Herbe noir", "nuit blanche", "peur bleue", "baraques mauves", l'art de vivre se dessine au pied de la lettre et transpose l'onirisme mélancolique en initiation plastique.

"Je vis pour, par, avec les images", proclame-t-elle en puisant depuis toujours dans un saladier de références, que son imaginaire dévore, en assaisonnant Bosch ou Brueghel à la sauce pop. Les frontières du sens s'établissent dans les moindres détails, s'évanouissent et invitent à pénétrer dans l'intimité miroir où le merveilleux rebondit comme un diable à ressort. De la paillardise à l'érotisme, l'image appâte le regard dans une danse ludique et transformiste, où le rire tient le drame à distance. Même dans les délires plus caustiques, l'humour l'emporte toujours dans ses entremêles graphiques et symboliques à la manière des contes de fées revisités depuis la Connasse et le prince charmant ou Planche Neige, l'immersion sensuelle de *La Belle et la bête* ou plus récemment avec l'irrésistible duo *Professeur Totem et docteur Tabou*.

"Nicole Claveloux, c'est Mœbius au féminin !" s'exclame Jeanne Puchol, commissaire avec Jean-Marc Lonjon, de la grande rétrospective que lui consacre le festival d'Angoulême. Plus de 250 originaux réunis pour mettre en résonance une œuvre chaotique et joyeuse peuplée de clowns, de bébés, de poux, de cochons et de bigorneaux où la légèreté du rire sonde la profondeur du dérisoire.

par Lucie Servin
(L'Humanité - jeudi, 30 janvier, 2020)

<https://www.humanite.fr>